

Le Roman des Romands 6

Quand j'avais 17 ans

Le miroir

Quand j'avais 17 ans, j'avais dans ma chambre un miroir.

Je jouais de la guitare, une guitare folk achetée à mon retour d'Irlande avec le peu de sous qui me restait. « Dirty old town » assise sur mon balcon, à rêver mon indépendance et à me dire que je ne voulais pas grandir. Au fond de moi, comme une peur, comme une impatience, qui à la fois me retenait et me poussait dans la rue.

J'avais décidé, devant mon miroir, que je partirais seule avec mon sac de cuir et ma veste en daim. Une veste usée jusqu'à la moelle, que je ne quittais pas. La veste que portait mon père à son mariage. Je devais prendre le train de nuit jusqu'à Florence, apprendre la poésie, celle qui ne se dissèque pas dans les cours de français, laisser de côté pour un temps les mots trop savants, trop grands, trop longs, trop vides. Je me souviens avoir crié sur le quai de la gare. Folie ! Mes 17 ans...

Je voyageais quand j'avais 17 ans. Mais partout où j'allais, je me sentais nue. Nue devant mon miroir, nue derrière ma guitare, nue dedans et nue dans les rues. J'avais 17 ans et pas de vêtement. Juste ma peau et ma veste en daim pour garder encore contre moi quelques morceaux d'enfance.

Il y avait tous ces mots dans ma tête, et, devant mon miroir, cette question qui allait et venait : qui suis-je, moi, dans tout ce bruit ? A mon grand-père qui veillait derrière sa fenêtre sur ma chasteté, à la bonne soeur qui nous dessinait sur le tableau noir les périodes « plus » et les périodes « moins » d'après la méthode de contraception naturelle, j'ai récité : « Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Quand j'ai envie de rire, Oui je ris aux éclats, J'aime celui que j'aime, Est-ce ma faute à moi, Si ce n'est pas le même, Que j'aime chaque fois... ». Avec Jacques-Prévert je me suis persuadée : « Je suis comme je suis ».

Une actrice, une fabulatrice, une folle, une menteuse ?

Devant mon miroir, j'ai joué Juliette. Je suis morte des dizaines de fois par jour. Je me suis regardée tomber, sur le côté droit, sur le gauche, la tête sur un lit, le couteau planté dans le coeur ou plus légère. J'ai fait les quatre cent coups. J'ai imaginé m'enfuir, partir pour Hollywood, aider les pauvres, réussir ailleurs, ne pas tomber dans les pièges, ne jamais grandir. J'ai joué de la guitare, joué des pièces de théâtre, répondu à des interviews, joué celle qui osait tout. J'ai tout mélangé, le vrai, le faux, l'image et le réel.

Je n'ai pas toujours aimé, à 17 ans, être ce que j'étais, devoir être ce que je n'étais pas, être ce que je croyais être.

Mais devant mon miroir, j'ai eu mille vies. Et depuis, je n'ai cessé de les nourrir. Je savais que je ne resterais pas assise sur mon lit. Que je partirais. Je savais aussi que forcément, sur la route, quelque part un jour, je me perdrais. Je sentais que je n'étais

pas tout à fait sage, que j'allais bifurquer, prendre des chemins de traverse, je savais que j'allais avoir mal et que j'allais rire aussi.

A 17 ans, j'avais un miroir, et devant lui j'avais déjà décidé que j'écrirais toutes les vies que je ne vivrais pas...